

THE END OF MEN

VOICI VENU LE TEMPS
DES FEMMES

HANNA ROSIN

autrement

Extrait de la publication

THE END OF MEN

VOICI VENU LE TEMPS DES FEMMES

Mauvais à l'école, inadapté, déprimé, vieillissant : « Carton man » a perdu tous ses repères. Il est dépassé par « Plastic woman », plus riche, plus ambitieuse, plus polyvalente, plus diplômée aussi. La fin de la domination masculine a sonné !

Partout dans le monde et pour la première fois de notre histoire, nous assistons à un incroyable basculement social et culturel. Les signes sont tangibles : plus de femmes saoudiennes doctorantes, plus de Chinoises au volant de Ferrari rouges, plus d'Indiennes femmes d'affaire, une Islandaise et une Sud-Coréenne à la tête de leur gouvernement. Dans le monde occidental, l'appétit et les pratiques sexuelles des femmes feraient pâlir les pires machos. À quoi bon garder un homme à la maison ?

Spectaculaire, drôle et parfois effrayant, ce livre prend acte d'un renversement de tendance profond, visible et inéluctable. Il nous ouvre les yeux, nous projette dans l'avenir, bouscule les idées reçues. Le débat est lancé !

Hanna Rosin est journaliste et rédactrice en chef pour le grand magazine américain *The Atlantic*. Elle a créé et dirige aujourd'hui la rubrique « Femmes » du magazine *Slate*. Elle vit à Washington avec son mari, sa fille et ses deux fils à qui le livre est dédié.

The End of Men, qui a connu un succès retentissant aux États-Unis, est son premier livre traduit en français.

Traduit de l'anglais (américain) par Myriam Dennehy.

Conception graphique : Kamy Pakdel
Imprimé et broché en Italie

Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**

Extrait de la publication

The end of men

Titre original : *The End of Men*

© Hanna Rosin, 2012. All rights reserved.

© Éditions Autrement, 2013, pour la présente édition.

www.autrement.com

Hanna Rosin

The end of men

Voici venu le temps des femmes

*Traduit de l'anglais (américain)
par Myriam Dennehy*

Éditions **Autrement**

Extrait de la publication

Pour Jacob, qui me pardonnera le titre

« D'où vient que ce monde a toujours appartenu aux hommes et que seulement
aujourd'hui les choses commencent
à changer ? »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*¹.

Introduction

En 2009, dans une station balnéaire de Virginie où ma famille avait l'habitude de passer ses vacances, j'ai remarqué un phénomène étrange. Dès que l'on s'éloignait des villas de location pour aller faire les courses ou acheter une glace, on ne croisait quasiment pas un seul homme. Dans cette petite ville ouvrière, le principal secteur d'activité était pourtant la construction, et les hommes au volant de leur camionnette étaient jusqu'alors omniprésents. Cette année-là, on aurait dit que les viriles camionnettes avaient été remplacées par des berlines et des monospaces remplis de femmes et d'enfants.

Un jour, au supermarché, mon chariot heurte celui d'une autre cliente et nous engageons la conversation. Bethenny, 29 ans, est garde d'enfants et fait des études pour devenir aide-soignante. Elle a une petite fille de 10 ans. Est-elle mariée ? Non. Aimerais-elle l'être ? Oui, pourquoi pas. Quand je lui demande si elle a rencontré un candidat potentiel, elle me parle aussitôt de Calvin, le père de sa fille. Je comprends à demi-mot ce que sa fille semble déjà tenir pour une évidence :

en tenant Calvin à l'écart, Bethenny reste maîtresse chez elle. Et, accessoirement, elle a une bouche en moins à nourrir. Mais comment expliquer que le père de sa fille unique compte pour si peu ? Je serais curieuse de savoir ce qu'en pense l'intéressé... Bethenny me communique volontiers son numéro de téléphone.

Dans les mois suivants, je me suis entretenue à plusieurs reprises avec Calvin. Comment ce brave type avait-il pu disparaître ainsi du paysage ? Je commençais à m'interroger sur le destin de ces hommes postindustriels : Calvin saurait-il m'aider à résoudre le mystère de leur absence ?

Les médias parlaient alors de « récession masculine » (*mancession*) pour signifier que les premières victimes de la crise économique étaient les pères de famille comme Calvin. Vingt ans après la crise des années 1990, comment ces hommes avaient-ils encaissé ce dernier coup ? Parviendraient-ils à s'en remettre ? J'espérais rester en contact avec Calvin pendant assez longtemps pour le voir retrouver un emploi, payer les factures et reconquérir sa place à la maison. J'imaginai le jour où Calvin et Bethenny reconstitueraient la cellule familiale, le jour où les rues seraient à nouveau peuplées d'hommes.

Mais, bientôt, j'ai compris que je ne me posais pas les bonnes questions. Calvin et ses amis n'ont aucune chance de retrouver leur vie passée : elle a disparu à tout jamais. Un véritable cataclysme s'est abattu sur l'ensemble de la société, et les hommes comme les femmes vont devoir s'adapter à des modes de vie, de travail et d'amour radicalement nouveaux. Calvin ne reviendra jamais frimer au volant de sa Chevrolet, pour la bonne raison que la place est déjà prise : c'est désormais Bethenny qui rembourse les mensualités, qui se charge de rénover la cuisine et qui conduit sa petite voiture d'occasion. Bethenny est débordée, mais elle se débrouille très

bien toute seule, merci. Pourquoi renoncerait-elle à son indépendance ?

Il ne suffit plus de constater la récession masculine : ce processus est déjà engagé depuis plusieurs décennies, les jeux sont faits. Le phénomène véritablement inédit, c'est que les femmes en sont venues à supplanter les hommes. Les Calvin et les Bethenny ont tiré un trait sur deux cent mille ans d'histoire pour entrer dans une ère nouvelle. On ne peut plus revenir en arrière. Dès lors que j'ai émis cette hypothèse, j'en ai trouvé des preuves partout autour de moi, des preuves que seuls des siècles d'habitudes nous empêchaient de voir.

En poussant mon enquête plus avant, j'ai reconstitué le fil des événements. Pendant la Grande Dépression, sur 7,5 millions de chômeurs, les trois quarts étaient des hommes. Les secteurs les plus sinistrés étaient largement masculins : construction, industrie, finance. Depuis, ces secteurs ont à nouveau embauché, mais cela n'a pas suffi à enrayer la tendance. La récession n'a fait que précipiter une mutation économique amorcée il y a au moins trente ans.

En 2009, pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, l'équilibre de l'emploi a penché en faveur des femmes (en Grande-Bretagne et dans plusieurs autres pays, ce point de basculement allait intervenir un an plus tard). À l'heure actuelle, les femmes occupent la moitié des emplois. Dans le monde entier, à l'exception de l'Afrique, elles sont majoritaires dans les universités et les écoles professionnelles². Aux États-Unis, trois femmes obtiennent chaque année un diplôme d'études supérieures, contre seulement deux hommes. Parmi les quinze secteurs d'activité censés enregistrer la plus forte croissance aux États-Unis dans les dix années à venir, douze sont majoritairement féminins. L'économie américaine se féminise : les femmes quittent le foyer, elles trouvent un emploi et délèguent à d'autres femmes les tâches ménagères. Dans les classes moyennes, où les disparités entre hommes et

femmes sont le plus marquées, un système matriarcal se met en place : au bureau comme à la maison, les hommes sont éclipsés par les femmes.

Les hommes bénéficiaient jadis d'un avantage numérique et physique, mais l'économie postindustrielle n'a que faire des muscles. Le secteur tertiaire valorise des compétences qui ne peuvent pas être remplacées par une machine. Ces qualités – intelligence sociale, communication, concentration – ne sont pas vraiment le point fort des hommes. En revanche, elles semblent venir plus facilement aux femmes.

Dans les régions les plus pauvres de l'Inde, pour trouver un emploi dans un centre d'appels, les femmes sont plus promptes que les hommes à apprendre l'anglais. En Chine, la Ferrari rouge est devenue le symbole des nouvelles femmes d'affaires, qui dirigent plus de 40 % des entreprises privées. L'Islandaise Johanna Sigurdardottir, première lesbienne à accéder aux fonctions de chef du gouvernement en 2009, a dénoncé une élite masculine qu'elle estimait responsable de l'effondrement du système bancaire, et elle s'est engagée à en finir avec « l'ère de la testostérone ».

Les mutations économiques s'accompagnent généralement de mutations socioculturelles et, dans certains pays, l'arrivée d'une nouvelle génération de femmes fortes a fait l'effet d'une véritable onde de choc. Le Japon est désarmé face aux « herbivores », ces hommes qui n'osent pas aborder des femmes « carnivores » ou « prédatrices ». Le Brésil voit proliférer les groupes de soutien psychologique pour les hommes, de plus en plus nombreux, qui gagnent moins d'argent que leur femme. Ces changements ont eu des répercussions sur la vie privée des couples. Ils ont bouleversé notre conception du mariage, de l'amour, de la sexualité. Pour les femmes asiatiques, qui investissent le marché du travail et refusent de se conformer à l'idéal de l'épouse parfaite, l'âge

moyen du mariage est 32 ans. Dans plusieurs pays d'Asie, le divorce a atteint un niveau record.

Aux États-Unis, les rapports hommes-femmes évoluent différemment selon les classes sociales. Dans une société américaine à deux vitesses, les modalités matrimoniales ne sont pas les mêmes pour tous : d'un côté, les 30 % d'Américains qui ont fait des études supérieures ; de l'autre, les classes défavorisées, les ouvriers et tous ceux qui ont une formation professionnelle ou sont passés sur les bancs de l'université, mais n'ont pas obtenu de diplôme. Au sein de ce second groupe, l'émancipation féminine va de pair avec une érosion du mariage et un regard cynique sur l'amour. Les femmes issues de cette catégorie sociale ont tendance à placer la barre plus haut, à attendre davantage d'un époux potentiel. Or leurs partenaires ne se montrent pas à la hauteur : ils s'accrochent désespérément au modèle traditionnel qui veut que l'homme ramène le bifteck à la maison, mais ils n'arrivent plus à s'y conformer. Pour la génération actuelle, l'amour est une illusion ringarde qui n'a plus sa place que dans les chansons populaires.

Dans les classes supérieures, en revanche, l'avancée économique des femmes semble avoir remis le mariage au goût du jour. Les couples diplômés ont une conception plus souple de la répartition des tâches, des salaires et de la garde des enfants. Ils se sont adaptés à un nouveau modèle matrimonial qui va bien au-delà de la parité. Dans ces couples « culbutos », en pleine transition culturelle, l'équilibre salarial est de 40-60 %, voire de 80-20 %, mais il peut basculer l'année suivante, donnant l'avantage tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Il arrive même que, pendant un certain temps, ce soit la femme qui entretienne son mari. Les couples se disent « heureux » ou « très heureux » de cet arrangement. Mais leur bonheur est plus complexe qu'il n'y paraît. Je me suis en effet rendu

compte que même les hommes qui se disaient « heureux » avaient du mal à vivre cette nouvelle flexibilité.

Au fil de mon enquête, deux figures se sont dessinées : Plastic Woman et Carton Man. Depuis cent ans, Plastic Woman ne cesse de se métamorphoser. Elle a tourné le dos à son statut de mère au foyer. Désormais, elle travaille, elle se marie et elle continue de travailler tout en élevant ses enfants. Si elle peut gagner plus d'argent que son mari, elle serait bien bête de ne pas en profiter. Dès lors que les normes sociales ne lui imposent plus le port du corset, elle se lâche et n'hésite pas à aller s'encanailler dans les bars. Elle n'a aucun scrupule à rester célibataire et à mener sa vie comme bon lui semble jusqu'à la trentaine. Et si l'époque se prête aux expérimentations sexuelles, pourquoi pas ?

Plastic Woman est animée d'une ambition impérialiste. Elle part à la conquête de nouveaux territoires sans pour autant renoncer aux anciens, quitte à s'exposer à des dilemmes existentiels : trop de travail et trop de responsabilités à la maison, trop de pouvoir et trop de vulnérabilité, trop de confort et pas assez de bonheur. Les enquêtes menées auprès des femmes diplômées font apparaître une Plastic Woman d'un nouveau type : elles gagnent plus d'argent que leurs consœurs célibataires et tout autant que les hommes. Elles font des enfants, mais ne prennent pas de congé maternité. Ces mutantes, capables d'assumer à la fois les responsabilités de l'homme et celles de la femme, sont les bonnes élèves de notre société.

Carton Man, pendant ce temps, reste égal à lui-même. Son mode de vie et ses perspectives d'avenir n'ont pas évolué. Plusieurs professions se sont féminisées, mais quasiment aucune ne s'est masculinisée. Longtemps, les hommes ont affirmé leur virilité par leur travail ou leur rôle de chef de famille. Au début du XX^e siècle, cependant, ces structures sociales ont commencé à se déliter. Jadis travailleurs manuels,

les hommes se sont retrouvés employés de bureau ou, au pire, chômeurs. Ils ont dû se mettre en quête de la notice d'utilisation du micro-ondes. La régression du mariage les a déçus de leurs fonctions de chef de famille. Ils ont perdu tous leurs repères et n'ont pas su en trouver d'autres. De leur virilité il ne leur reste plus que les gadgets : jeans sales, grosses bagnoles, couteaux suisses, superhéros et flics de séries télé qui tombent dans l'oubli dès que la saison est terminée. C'est ce que la féministe américaine Susan Faludi qualifiait dans les années 1990 de nouvelle « masculinité accessoire », vidée de toute sa substance.

Les hommes d'aujourd'hui sont tétanisés. Ils sont réticents à endosser les nouveaux rôles qui s'offrent à eux : aide-soignant, enseignant, père à plein temps. Des études psychologiques ont montré que, face à de nouveaux territoires, les hommes sont frileux, tandis que les femmes, elles, foncent tête baissée. Depuis quarante ans, le temps que les hommes consacrent aux tâches ménagères et à l'éducation des enfants n'a pratiquement pas augmenté. Or, parallèlement, les femmes ont investi en masse le marché du travail. La mère qui travaille est devenue la norme. Le père au foyer reste l'exception.

Les psychologues ont longtemps pensé que notre comportement était déterminé par des stratégies d'adaptation ataviques. Les hommes seraient plus rapides, plus forts, plus agressifs, qualités qui survivent dans le monde moderne sous forme de pulsions meurtrières ou de goût pour le boursicotage. Les femmes, protectrices et soumises, seraient naturellement aptes à élever des enfants et à faire régner l'harmonie. Ce schéma a façonné notre conception de l'ordre naturel des choses.

Aujourd'hui, ces clichés n'ont plus le moindre sens. La féminisation de la société ne se traduit pas forcément par une douce utopie féminine. Les femmes sont de plus en

plus agressives, comme en témoigne l'apparition de femmes meurtrières ou de « tueuses » de Wall Street. Que ce phénomène s'explique par une socialisation différente des femmes ou par un malentendu sur la définition même de la féminité, il faut bien se rendre à l'évidence : ces stéréotypes sont caducs. Il n'y a pas d'ordre « naturel » des choses, seulement le constat de la réalité.

L'ordre prétendument « naturel » des choses n'a rien d'inéluctable. Le patriarcat a longtemps servi de principe pour organiser la société. Dans l'Antiquité, les hommes ligaturaient leur testicule gauche dans l'espoir d'engendrer un fils ; les femmes se suicidaient (ou étaient mises à mort) si elles n'enfantaient pas un garçon. Dans *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir rappelle que les femmes détestaient tellement leur « condition féminine » qu'elles ne supportaient pas l'idée de donner naissance à une fille. Cette préférence pour les garçons est désormais obsolète : « Les femmes de notre génération veulent avoir des filles parce qu'elles sont fières de ce qu'elles sont », clame un magazine féminin.

Dans les années 1970³, le biologiste Ronald Ericsson a isolé les spermatozoïdes porteurs du chromosome masculin Y et ceux porteurs du chromosome féminin X. Les uns étant plus légers que les autres, sa méthode consistait à filtrer les cellules spermatiques en fonction de leur vitesse de migration. En d'autres termes, il s'agissait de « trier le troupeau à l'entrée du corral », le bétail qui restait à la traîne correspondant aux chromosomes X.

Ce savoureux langage de cow-boy, Ericsson le tenait sans doute du ranch où il avait grandi dans le Dakota. Au lieu d'une blouse de laboratoire, il arborait des santiags et un Stetson. En 1979, il a d'ailleurs prêté son ranch pour le tournage de la campagne publicitaire de son idole, le cow-boy Marlboro, « ce mec qui parcourt la prairie à cheval,

loin des bureaucrates et des avocats ». Ericsson aimait se servir d'un cartilage de pénis de taureau en guise de pinceau pour expliquer le processus de sélection du sperme. À la fin des années 1970, il a vendu son brevet à des cliniques américaines en prétendant qu'il s'agissait de la première méthode scientifique permettant de choisir le sexe d'un enfant.

Les féministes n'ont pas vu d'un très bon œil ce cowboy de la génétique. « Il faut se préoccuper de l'avenir des femmes⁴ », déclarait en 1984 Roberta Steinbacher, une religieuse devenue psychologue sociale. Étant donné la « préférence universelle pour les garçons », elle craignait qu'une production de masse de garçons ne relègue les femmes à un statut de seconde zone, tandis que les hommes continueraient d'occuper les positions de pouvoir et d'influence. « Jusqu'où ira-t-on ? La plupart d'entre nous ne seraient pas ici aujourd'hui si ces pratiques avaient été mises en œuvre il y a quelques décennies. »

Ces prédictions alarmistes allaient cependant être démenties. Dans les années 1990, en consultant les statistiques des cliniques qui appliquaient sa méthode, Ericsson a eu la surprise de découvrir que les couples demandaient plus souvent à enfanter une fille qu'un garçon. Cet écart s'est maintenu, bien qu'Ericsson ait fait valoir que sa méthode était plus efficace pour engendrer un garçon. Dans certaines cliniques, la préférence était de deux contre un. Les rares sondages sur les souhaits des Américains concernant le sexe de leur progéniture ne font pas apparaître une préférence marquée pour les filles. Les témoignages des médecins, en revanche, sont éloquentes. Une nouvelle technique de sélection du sperme, MicroSort, attend actuellement d'être validée par les autorités américaines. Près de 75 % des parents candidats demandent à avoir une fille. Aujourd'hui, les femmes qui se présentent dans une clinique de licence Ericsson n'hésitent

pas à affirmer leur préférence pour un bébé de sexe féminin. D'après Ericsson, « ces femmes considèrent que leur fille aura un avenir meilleur que sa mère, que sa grand-mère ou, même, que son frère. Autant avoir une fille ». Il pousse un soupir nostalgique : « La domination masculine a-t-elle jamais existé ? Sans doute. Mais cette époque est révolue. L'époque de la primogéniture mâle est derrière nous. »

Cette mutation s'illustre d'ailleurs au sein même de la famille d'Ericsson. Sa petite-fille de 27 ans est biochimiste. Sa nièce est ingénieure. Ses petits-enfants sont adorables, mais il reconnaît qu'à l'école, ce ne sont pas des flèches. En plaisantant avec d'anciens camarades de classe, Ericsson prétend vouloir changer de sexe : « Les femmes vivent plus longtemps que nous. Elles se débrouillent mieux dans la conjoncture économique actuelle. Elles ont plus de chances de décrocher un diplôme. Elles vont dans l'espace, elles font tout ce que font les hommes et, parfois, elles le font même mieux. Vous allez voir que ces gonzesses vont finir par nous marcher dessus. »

Ce phénomène ne concerne pas seulement les États-Unis, mais la plupart des pays développés. Pendant des siècles, la Corée du Sud a vécu sur un modèle patriarcal particulièrement étouffant. Les femmes qui n'enfantaient pas de fils étaient reléguées au rang de domestiques ; certaines familles allaient jusqu'à prier pour que les filles meurent. Cette préférence pour les garçons est tombée en désuétude. En 2010, l'État a lancé un sondage auprès des futurs parents : « Si vous attendiez un enfant, préféreriez-vous qu'il soit de sexe masculin ou féminin ? » Environ 29 % des femmes ont dit préférer que leur premier-né soit un garçon, et 36 % une fille (les autres ne se sont pas prononcées). Chez les hommes, cette disparité était encore plus marquée : 23 % ont dit préférer un garçon, 42 % une fille. Ce n'est qu'après avoir engendré deux

filles que les Coréens souhaiteraient éventuellement avoir un garçon⁵.

Les féministes considèrent que les acquis sociaux, politiques et économiques des femmes résultent d'un processus long et laborieux dans la lutte pour l'égalité des sexes. Les mutations auxquelles nous assistons à l'heure actuelle semblent pourtant bien plus fulgurantes. Les femmes ne se contentent plus de rattraper leur retard : elles s'imposent comme un modèle de réussite. Aux enfants en âge d'aller à l'école, on ne cesse de répéter cette rengaine : « Prends exemple sur ta sœur ! » Quand les parents se représentent la joie et la fierté de voir leur enfant grandir, ils ont plus souvent à l'esprit une fille qu'un garçon.

Aux États-Unis et ailleurs, les femmes ne gagnent pas autant d'argent que les hommes. Le plus souvent, elles se consacrent à l'éducation des enfants, et les postes à responsabilité sont encore monopolisés par les hommes. Mais l'économie évolue à une telle vitesse que ces statistiques méritent d'être considérées comme l'ultime vestige d'une époque révolue plutôt que comme un état de fait inéluctable. Toutes les étudiantes que j'ai interrogées partent du principe qu'elles seront peut-être amenées à travailler pendant que leur mari restera à la maison pour garder les enfants ou chercher un emploi. Les boulets, ce sont désormais les hommes. Ce processus a beau être lent et chaotique, il n'en est pas moins réel : dans l'économie moderne, les femmes font office de locomotives.

Depuis que j'ai consacré un article à ce sujet dans le magazine *The Atlantic*, j'ai été qualifiée tantôt de féministe acharnée pour avoir affirmé la supériorité des femmes sur les hommes, tantôt d'antiféministe pour avoir suggéré que la guerre des sexes était finie. Je ne suis ni l'une ni l'autre : je constate simplement que les femmes ont fait des progrès indéniables sur certains fronts, mais que, sur d'autres, elles

se heurtent à des obstacles majeurs. L'indépendance acquise par des femmes comme Bethenny est à double tranchant : certes, elles ne se laissent plus marcher sur les pieds, elles prennent leur vie en main, mais, en contrepartie, elles courent le risque d'élever seules leurs enfants.

Parmi les diplômées, cette ambivalence se traduit par une surabondance de choix. Les femmes éduquées prennent tout leur temps pour trouver le partenaire idéal, un job gratifiant et bien rémunéré, avant de rentrer à la maison s'occuper des enfants. Leur vie est pleine de possibilités que leurs mères n'imaginaient même pas. Or, d'après les sondages, elles ne sont pas forcément plus heureuses que les femmes des années 1970. La multiplicité des choix génère des angoisses : rivalité, frustrations, peur de rater sa vie.

Les hommes, eux, traversent une période de transition. Ils ne veulent pas perpétuer le schéma paternel qui consiste à épouser une femme insignifiante, à passer la journée au boulot et à rentrer le soir à la maison pour caresser leurs chères têtes blondes. Ils ont compris que c'en était fini du paternalisme. Pourtant, ils n'arrivent pas à renoncer à ce modèle et ne supportent pas l'idée d'être éclipsés par une épouse qui gagne plus d'argent qu'eux, dont le métier est plus gratifiant, et qui les envoie au square avec les enfants le mercredi après-midi. Les hommes d'aujourd'hui ne manquent pas d'options : ils ont la possibilité d'être infirmiers, enseignants, hommes au foyer. Mais, pour endosser un rôle nouveau, certaines qualités sont requises : flexibilité, énergie, ouverture d'esprit.

Je m'imaginai que le monde de demain, régi par les femmes, se définirait par des attributs typiquement féminins : tendresse, compromis, compassion. Au fil de mon enquête, j'ai pris conscience que les mutations auxquelles nous assistons ne correspondent pas forcément à ces attributs ou à ces valeurs. Imaginer qu'un monde dirigé par les

femmes sera plus « tendre », c'est entretenir l'illusion que le renversement des rôles est maîtrisable et prévisible. Or il est tout sauf prévisible : révolutionnaire, enthousiasmant, effrayant parfois. En bref, l'ordre prétendument « naturel » n'a pas grand-chose à voir avec la réalité.

Achevé d'imprimer en janvier 2013
chez Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L. 69EHAN000912.N001. ISBN : 978-2-7467-3421-0.
Dépôt légal : mars 2013.